Sandrine Laure

L'Arbre de solitude

Sandrine Laure

L'Arbre de solitude

© Sandrine Laure, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0940-5

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon psychanalyste,
Un grand Monsieur.

I

Qui es-tu ? Demande l’incertain, le passant du train des jours.
Je suis celle dont on ne revient pas, que l’on retrouve sur son chemin comme une femme trahie, celle où l’on ne boit pas, je suis née de ton désir et m’en fane aujourd’hui.
Cet homme a oublié.
Une deuxième femme.

II

Au fond du puits, dort un pays vallonné – funambule de sa vie.
Est-ce que la mort nous ressemble… Vint un capitaine, que j’aimais.
Le silence a emporté nos regards sans couleur.
En moi, une tristesse qui n’a pas vieilli.

III

L’effacement est une longue façon de ne pas être, un rêve non rimé.
Ton sourire comme drapeau de ma berlue. Chemin des larmes.
Sous ta peau, frémit la lune nouvelle.

J’allume des feux, mais les regarde brûler en spectatrice.
Les tigres jaunes et noirs ont bondi dans l’incendie des rencontres.

IV

Nourrie d’orages, et de livres fermés, ce chien noir dans la tête, qui toujours veillait. C’est ma sœur qui chemine là-bas, qui vient casser des pierres dans la carrière aux souvenirs, sous un soleil froid.
Famille. Ma constellation. Planète les autres.

Qui sais-je ?
Et voilà le désir aux vertèbres brisées. Ses bras seraient une patrie, peut-être, où garder des secrets de feuilles, le ghetto de nos sens.

V

À cette heure où dans les ruisseaux moqueurs de leurs sourires, les hommes échangent des idées, la raison se dessèche, Éthiopie, arbre à faim ; toi, ami, tu m’es là, « Je » est une femme qui tourne sur le pivot de ta voix.

J’aime.
J’ai oublié les ombres de ton visage où les loups venaient boire, la prairie insolente
de tes prunelles où j’étendais le fil de la tendresse – je ne sais plus qui
tu es. Reflet trois fois nouveau-né derrière les rideaux tirés de la femme-maison.

Tu empruntais des formes évanouies, un long pas nonchalant, un chant féroce, tu remontais le cours salé de mes années ; plus tard, tu as tiré ta flûte de faune, ton roseau de Pan, tu t’es mué en acrobate des saisons, au faîte de la peur blanche.

Aujourd’hui, les montagnes se retirent, l’image est verticale, mais ne blesse plus

les yeux – cet homme-là, je le songe, ne m’appartient pas, mais nos rires se nouent au plus fort du passage, et sa voix est chandelle à l’abri de mes mains, la flamme bleue des jours.

J’attends la confirmation du sens, le langage de retour…
Je suis partie habiter l’été de ton exigence, été qui tourne comme l’astre d’une soierie sur la nudité de l’absence.

L’arbre, de toute éternité, protège de l’écorce rugueuse de la morale, le feuillage
d’un cœur en mal d’automne.

Et Malte invente ses bateaux.
La paume logée contre un temple ombreux ; la pierre gravée, la pierre si grave, qui répond.

À contre-ciel, Dingli, falaises déchirant la robe de mer.
Chaque lambeau de terre m’est parent.
Qui sait si le néant nous rêvera une deuxième fois ?

VI

C’était hier.
Mes skis étaient un rire de neige ; la ville allumait ses réponses, la fatigue berçait le soir illusionniste, l’instant nous tenait dans ses bras.
Mon capitaine, qui m’aimait du regard. Qu’est-il advenu de l’homme au sourire de lune… Depuis, qui est cet homme qui libère la porte…

VII